

LE FANTASQUE.

que vous n'avez l'air de le croire. Allez, messieurs les patriotes; je vous l'ai dit, nous sommes sur nos gardes. Nous connaissons tous vos lugubres complots, vos projets sournois; mais ne vous risquez pas trop, car nous ne vous ménagerons pas, et au premier moment l'échafaud fera son jeu; n'en soyez pas surpris; notre organe vous a avertis il y a long-temps.

Le bleu.—Oh! oui, je me souviens en effet que le journal de l'ordre, de la paix, de la charité chrétienne, nous a fréquemment caressés de prédictions, de mort et de sang; mais il faut espérer que les choses n'en viendront pas là.

Le rouge.—Ah ça! ne parlez donc pas ainsi, je ne conçois pas comment vous pouvez comme ça, de sang-froid, discuter exécutions et massacres; pour moi, il me semble qu'on peut rechercher plus de liberté, assurer le règne de la justice, demander des réformes, avoir un gouvernement à bon marché, sans égarer personne.

Le bleu.—Moi aussi, certainement. Mais c'est notre ami le partisan de la paix et de l'ordre qui est prêt à tout mettre à feu et à sang, plutôt que de concéder au peuple un seul point, une seule de ses justes demandes.

Le blanc.—Ses justes demandes! ses justes demandes! voilà comme vous êtes tous! A vous entendre on croirait que vous êtes bien malheureux, que vous êtes opprimés! N'est-on pas aussi heureux que possible dans ce monde, sans se tourmenter toujours pour tout révolutionner, tout bouleverser? Je ne comprends pas comment il est possible de ne pas être content de son sort: si au lieu de rêver révolutions, réformes, chacun s'occupait de sa petite affaire, de son ouvrage, de sa maison, il me semble que tout irait bien mieux. Enfin, de quoi vous plaignez-vous?

Le bleu.—Vous dire de quoi je me plains serait faire un cours complet d'économie politique et d'histoire, car je ne me plains pas pour moi personnellement; mais je conçois que les peuples européens qui souffrent mille maux, cherchent du soulagement, et que ceux du continent américain, profitant de l'expérience de l'ancien monde, veuillent corriger les mêmes abus avant qu'ils se soient enracinés assez profondément chez eux pour qu'on ne puisse pas s'en débarrasser sans commotions violentes, sans avoir à sacrifier dans l'intérêt public des intérêts particuliers. La différence qu'il y a entre vous et moi, c'est que vous ne songez qu'à vous-même, et que je compatis aux souffrances des autres.

Le blanc.—Balivernes que tout cela! Le peuple serait bien content s'il ne rencontrait pas toujours sur son chemin des intrigants et des ambitieux qui lui font accroire mille sornettes, qui lui promettent mer et monde, et qui le font se jeter dans la politique à laquelle il ne comprend rien. Voyez plutôt les égarés de Louis Blanc, de Ledru-Rollin, de Proudhon, de Lamennais et jusqu'à cet étourdi de Lamartine de Mâcon en Mâconnais, comme l'appelle, avec tant de sel attique, *Atticus* de notre organe! Ces gens-là ne savent nullement ce qu'ils veulent...

Le bleu.—Je conçois que vous trouviez tout parfait dans ce monde. Vous n'avez que la peine de vivre: votre table est mise régulièrement, vous avez votre bois dans votre hangar pour votre hiver, et quelle que soit la forme du gouvernement, vous ne vous en ressentez que fort peu. La stagnation dans les affaires, un surcroît d'impôts sur le sucre ou sur le thé ne vous dérangent guère, et si les dépenses du gouvernement dépassant les recettes nécessitent l'émission de débetures, loin que cette calamité vous puisse faire quelque tort, vous y faites votre bénéfice en escomptant, à un honnête intérêt de 10 à 20 p. 0/0, les salaires des malheureux employés; tandis que ce sont le pauvre peuple, les classes ouvrières qui sont les souffre-douleurs des nations, et qui paient directement pour les fautes des gouvernants. En effet, la machine administrative est-elle déréglée, les grands pour assurer leur règne et le placement de leurs proches ont recours à la corruption; c'est sur les objets de première nécessité qu'on applique des droits pour remplir le coffre-fort. Le commerce va-t-il mal, la valeur du travail diminue; tandis que souvent le prix des aliments augmente. La classe laborieuse subit des tribulations dans son strict nécessaire, tandis que le riche n'essaie de variations que dans son superflu. Il n'est donc pas étonnant de voir...